



HAL
open science

À quelles conditions une décision est-elle éthique ? Agir dans un contexte d'incertitude

Yannis Constantinides

► To cite this version:

Yannis Constantinides. À quelles conditions une décision est-elle éthique ? Agir dans un contexte d'incertitude. Revue de Bioéthique de Nouvelle-Aquitaine, 2020, 6, p.47-50. <hal-03312482>

HAL Id: hal-03312482

<https://hal.science/hal-03312482v1>

Submitted on 2 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Titre : À quelles conditions une décision est-elle éthique ? Agir dans un contexte d'incertitude

Yannis Constantinidès

Mots clés : décision – éthique – libre arbitre – volonté – choix

Résumé : À quelles conditions une décision est-elle éthique ? Agir dans un contexte d'incertitude

Il est difficile de savoir sur le moment, et même après coup, si la décision prise est éthique ou non ; l'incertitude, qui persiste malgré le choix effectué, en rend l'appréciation délicate. C'est que toute vraie décision est une prise de risque, un pari plus ou moins calculé. Une délibération préalable, à condition qu'elle soit vraiment rationnelle, peut certes en atténuer le caractère foncièrement tragique, mais il faut tout de même trancher dans l'urgence et sans avoir droit à l'erreur ou à une seconde chance.

Mais si l'on ne peut jamais être sûr de prendre la bonne décision, il est possible en revanche de s'assurer que la situation est bien analysée et la délibération bien menée. Plus simple à dire qu'à faire tant les biais affectifs et cognitifs sont nombreux. C'est donc en respectant ses conditions réelles de possibilité qu'une décision peut être qualifiée d'éthique.

Keywords : decision – ethics – free will – choice

Abstract : Under what conditions is a decision ethical? Act in a context of uncertainty

It is difficult to know at the time, and even afterwards, whether the decision taken is ethical or not; uncertainty, which persists despite the choice made, makes it difficult to assess. Any real decision is a risk-taking, a more or less calculated bet. A preliminary deliberation, provided that it is really rational, can certainly attenuate its fundamentally tragic character, but it is still necessary to decide in an emergency and without having the right to make a mistake or to get a second chance.

But if you can never be sure that you are making the right decision, it is possible, however, to ensure that the situation is well analyzed and the deliberations well conducted. Easier to say than to do because there are so many emotional and cognitive biases. It is therefore by respecting its actual conditions of possibility that a decision can be qualified as ethical.

Décider, c'est normalement faire preuve de liberté, résister à la fois aux impulsions naturelles et aux influences extérieures. Mais ne nous leurrions-nous pas en pensant que nous pouvons librement choisir entre deux options clairement identifiées, sans tenir compte des multiples facteurs, plus ou moins conscients, qui pèsent sur notre décision ?

On a beau avoir soigneusement réfléchi à la marche à suivre, il y a toujours une part de spontanéité immaîtrisable dans le choix fait, de petites préférences qui s'expriment, le plus souvent à notre insu. On sait le poids des habitudes dans les « décisions » quotidiennes, mécaniques, mais il faut tenir compte aussi du tropisme naturel : même le fait d'aller à gauche plutôt qu'à droite n'est pas totalement indifférent¹.

Il faudrait en toute rigueur parler de préférences personnelles, subies plutôt que de décisions rationnelles, assumées. Bien que très controversée, la célèbre expérience du neurophysiologiste américain Benjamin Libet sur la « rétrodatation consciente » montre que le cerveau opte pour une possibilité *avant* que l'on ait conscience de choisir. Le libre arbitre ne serait ainsi qu'une illusion gratifiante, la décision étant déjà prise avant que le prétendu agent rationnel la revendique pour sienne.

C'est donc la décision qui nous prend – par surprise ! – plus que nous la prenons. La fameuse prise de conscience est en ce sens plus le résultat d'un discret processus interne qu'un acte premier. Il est facile dès lors de comprendre pourquoi nous reproduisons les mêmes erreurs malgré toutes nos bonnes résolutions. La volonté est le plus souvent impuissante face à ces fortes impulsions (nos « envies »), qui nous inclinent dans un sens ou dans un autre. Nous ne nous en rendons véritablement compte que quand une addiction s'installe, mais nous sommes ordinairement mus par des affects très divers, qui entrent en conflit en cherchant à devenir conscients.

On mesure de ce fait les limites du modèle classique de la décision, inspiré d'Aristote. La théorie de la décision (*Decision Theory*) anglo-saxonne s'est en effet largement appuyée depuis les années 1950 sur les analyses capitales du livre III de *l'Éthique à Nicomaque*, non sans les affadir. On met ainsi l'accent sur les décisions que l'agent devrait idéalement prendre, en le supposant toujours pleinement informé et totalement rationnel dans ses choix. C'est faire peu de cas de l'incertitude qui entoure toute décision (et tout particulièrement les décisions médicales) et gommer le risque permanent d'acrasie ou d'aboulie dont Aristote tenait pour sa part compte.

Cette théorie rationaliste de la décision a néanmoins l'avantage insigne de fournir de commodos outils d'aide

1 C'est l'exemple donné par Leibniz pour critiquer la « liberté d'indifférence » de Descartes, qui pense que l'on peut agir de manière totalement gratuite juste pour se prouver que l'on en est capable. Pour Leibniz au contraire, il y a toujours une raison suffisante d'agir, même si cette raison ne nous apparaît pas clairement.

à la décision (*Decision support systems*) prenant la forme de protocoles ou de démarches standards, telle la fameuse « démarche qualité », et aboutissant à la déshumanisation de la décision, qui finit par se prendre toute seule pour ainsi dire.

Aristote insistait déjà sur l'importance de délibérer, c'est-à-dire d'évaluer les options qui s'offrent à moi, avant de prendre une décision et d'agir en conséquence. Mais « quand je délibère, les jeux sont faits », disait lucidement Jean-Paul Sartre. La plupart de nos décisions sont en effet prises spontanément, sans réflexion préalable ni véritable délibération. On sait par exemple à quel point les premiers choix de la vie, les moins libres qui soient, sont déterminants pour la suite² : notre goût se forme alors et nous fera aimer ou détester choses et personnes en fonction de l'affinité viscérale que nous aurons ou non avec elles.

Mais même sortis de l'enfance, nos décisions ne seront pas forcément libres ni même personnelles³. C'est qu'il n'existe pas de décision *in abstracto* : il faut toujours tenir compte du contexte dans lequel s'opère le choix. Le spécialiste de l'économie du comportement, Dan Ariely, a ainsi montré que nos décisions, des plus futiles aux plus importantes, étaient au fond irrationnelles⁴. Irrationnelles mais prévisibles, comme l'ont bien compris les publicitaires et autres influenceurs, qui ne manquent pas d'agir sur les ressorts discrets de la décision (le jeu, l'attrait de la récompense, etc.)

Il est évidemment nécessaire d'avoir conscience de tous ces mécanismes inconscients pour ne plus en être le jouet. S'il faut définitivement faire son deuil d'une liberté totale d'agir, on doit en revanche identifier le risque de compulsion, qui naît justement de l'illusion de maîtriser ce sur quoi on n'a pas de prise.

Une liberté de décider, réduite mais réelle, ne peut apparaître que lorsqu'on accepte cette absence fondamentale de maîtrise. Toute véritable décision comporte une part d'aléa, de risque. Si les conséquences d'un choix étaient connues d'avance, on n'aurait aucun mal (et aucun mérite) à décider.

L'embarras naît de là : l'indécis sait au fond de lui que toute décision est irréversible. Tant qu'il n'a pas choisi, tout reste possible. Ce caractère foncièrement tragique du choix est bien illustré par l'âne de Buridan, écartelé entre un seau d'eau et un seau d'avoine, et qui meurt d'inanition par incapacité à se déterminer.

Pour surmonter cette irrésolution suicidaire de l'âne ou de l'âme, il faut être prêt à trancher dans le vif, comme le juge Salomon ou Alexandre le Grand. Il faut renoncer à toute sécurité et se jeter à l'eau, comme le dit Kierkegaard⁵. Jules César ne savait pas à quoi s'attendre en traversant le Rubicon, mais il s'engagea résolument,

2 On pense bien sûr ici au phénomène d'ancrage.

3 Voir là-dessus l'analyse du désir mimétique par René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961).

4 Cf. Dan Ariely, *C'est (vraiment ?) moi qui décide*, Flammarion, « Champs Essais », 2012.

sans la moindre hésitation. Quand Agathocle de Syracuse débarqua à Carthage, il brûla ses vaisseaux pour s'interdire toute possibilité de retraite. Décisions risquées, faisant une large part au hasard et à l'incertitude.

Il paraît évidemment légitime de limiter cette inquiétante incertitude et de réduire la part, encore trop grande sans doute, du hasard. Nul ne songerait en effet sérieusement recommander aux médecins d'aujourd'hui d'appliquer la « méthode » radicale du psychiatre new-yorkais de *L'Homme-dé* de Luke Rhinehart, qui laisse les dés décider de tout. Cela reviendrait à se décharger de la responsabilité de la décision et à s'affranchir de toute éthique. Mais l'obsession inverse de réduire le plus possible les risques et de fonder toutes les décisions sur le calcul prudent des bénéfices et des risques aboutit paradoxalement au même résultat. Le principe de précaution conduit ainsi à l'idéal scientifique de *Evidence-based Medicine*, qui déshumanise et protocolise le processus de décision⁶.

Il n'est pas étonnant dès lors que l'on parle très improprement d'outils d'« aide à la décision » à propos de simples algorithmes calculant des probabilités. La voiture autonome censée « choisir » le moindre de deux maux ne prend pas à proprement parler de décision, mais applique mécaniquement un programme numérique, complexe certes mais prédéterminé (mieux vaut tuer une personne que quatre), sans pouvoir s'en écarter délibérément. Cette voiture sans pilote n'assumera pas non plus les conséquences d'une mauvaise décision, n'éprouvera pas de remords, ne pensera pas un seul instant que les choses auraient pu se passer autrement...

Bref, même si le risque d'erreur diminue statistiquement avec l'usage des machines, la décision n'est et ne peut être qu'humaine. On le voit bien dans *Sully* (2016), le film de Clint Eastwood qui s'inspire de l'amerrissage miraculeux d'un Airbus A320 sur le fleuve Hudson en 2009. Sommé par les régulateurs de la sécurité aérienne de justifier ce choix fou d'amerrir plutôt que de faire demi-tour et de tenter de se poser sur l'un des deux aéroports de New York, le pilote de l'avion, Chesley Sullenberger (dit « Sully »), n'a aucun mal à montrer que les simulateurs de vol, qui semblent indiquer qu'il aurait pu (et dû) le faire, ne tiennent pas compte du facteur humain, et notamment du moment de flottement qui a précédé la prise de décision culottée de poser l'avion sur le fleuve⁷.

5 Cf. *Post-Scriptum aux Miettes philosophiques* (1846), 2ème partie, 4ème section, chap. IV, § II.

6 On trouve chez le même Kierkegaard une critique avant la lettre de l'EBM et un éloge de l'incertitude comme espace nécessaire à l'action libre : « La demande de certitude et de précision est sagesse, car ce sont là des échappatoires pour se soustraire à l'effort de l'action et du risque et transposer la question en un jeu de savoir et de bavardage. Non, si je dois vraiment risquer et m'efforcer vraiment en agissant vers le bien suprême, alors il y faut de l'incertitude et je dois, si je puis dire, avoir de la place pour me mouvoir. » (Ibid.)

7 Voir la scène-clé du film : <https://www.youtube.com/watch?v=N1fVL4AQEW8>

Un pilote automatique n'aurait même pas envisagé cette possibilité pour la simple raison que ce n'était pas possible avant que quelqu'un le fasse ! Une machine ne panique pas certes, mais elle n'a pas la liberté de faire des choix audacieux parce qu'elle est programmée pour limiter le plus possible les risques. Il ne s'agit pas bien sûr de remettre en question l'utilité du pilote automatique, mais ce n'est justement qu'un outil régulateur. Il ne s'agit donc pas d'une délégation de pouvoir : la responsabilité de la décision incombe toujours au vrai pilote, qui peut reprendre la main à tout moment.

Même s'il est contestable, parce qu'il présuppose l'existence d'un agent rationnel, le modèle aristotélien de la décision a tout de même le mérite de tenir compte de cette incertitude fondamentale et de la nécessité de trancher dans l'urgence. Toute décision humaine relève de l'éthique en ce sens, parce que l'issue est incertaine et que l'on peut seulement s'assurer que la délibération est bien menée, une fois que l'on a pris soin d'écarter tout ce qui pourrait la parasiter. Faute de savoir exactement ce qui nous attend, il faut faire preuve de « sagacité » ou de débrouillardise (*phronésis*) et être prêt à affronter l'imprévu.

C'est cette claire conscience du risque qui fait de la décision un moment dramatique ou même fatidique. Nous serions sans cela des robots dénués de toute intériorité et capables de prendre des décisions inhumaines sans le moindre état d'âme, comme HAL 9000 dans *2001 : l'Odyssée de l'espace*.

On ne trouvera guère en médecine, et on ne s'en plaindra pas, des décisions aussi froides et impersonnelles. L'acte de décider y reste foncièrement humain et d'ailleurs toujours discutable d'un point de vue éthique. C'est que des biais interviennent même dans les décisions en apparence les plus rationnelles. On mentionnera par exemple le regrettable phénomène de « babélisation », certaines décisions étant prises sans réelle concertation et sans tenir compte des possibles autres avis. Il faut dire que les réunions dites collégiales servent aujourd'hui surtout à valider des choix déjà faits plutôt que de laisser libre cours à la discussion.

La grande technicisation de la médecine contemporaine favorise assurément ces décisions à œillères, où l'imagerie médicale prend régulièrement le pas sur l'imagination créatrice. Il est clair en outre que les décisions prises sont tributaires de l'idéologie médicale du moment, chaque époque ayant des certitudes absolues alors que le savoir médical remet périodiquement au goût du jour des conceptions que l'on croyait révolues. On peut enfin évoquer la déresponsabilisation toujours plus grande des acteurs qu'induit précisément la multiplication des protocoles et des procédures, que l'on se contente le plus souvent de suivre sans faire preuve d'esprit critique.

Pour rendre plus éthiques les décisions médicales, il faut donc les réinvestir, réintroduire le facteur humain que l'on cherche si obstinément à exclure. Si nous

voulons préserver notre liberté de choix, il nous faut nous rappeler que chacune de nos décisions, petite ou grande, l'engage, comme Aristote le soulignait déjà. La dilution de l'attention est la plus grande menace qui pèse sur notre capacité à décider de la manière la plus rationnelle possible. Or, les microdécisions que nous prenons souvent sans réfléchir finissent par entraîner des conséquences notables. C'est ainsi par exemple que la maltraitance ordinaire, insidieuse s'installe dans un service sans crier gare.

Pouvoir répondre de ses décisions, c'est-à-dire reconnaître leur portée éthique, c'est en fin de compte comprendre qu'une décision ne s'arrête pas au moment dramatique du choix, mais qu'elle inclut aussi nécessairement l'avant (le temps de la délibération fine) et l'après (la considération des conséquences, imprévisibles pour la plupart).

« Une fois que ma décision est prise, j'hésite longuement », disait avec beaucoup d'esprit Jules Renard. Bien que généralement irréversibles, nos décisions passées continuent de nous hanter⁸, nous permettant d'affiner celles qui restent à venir. Même s'il est censé apprendre de ses erreurs, un robot ne se souciera guère de ce que ses anciens « choix » lui révèlent de lui-même.

C'est tout le charme de la décision humaine de ne pas se réduire à un processus aisément reproductible. Voilà pourquoi déléguer la responsabilité de décider à des logiciels d'intelligence artificielle reviendrait tout bonnement à renoncer à notre humanité.

⁸ C'est ce que Gilbert K. Chesterton appelle le fait de penser à rebours (« *thinking backwards* ») : remonter au moment fatidique de la décision et se demander si nous aurions pu agir autrement. L'interrogation rétrospective est certes vaine parce que nous ne pouvons pas défaire le passé, mais elle nous aide toutefois à mieux saisir les motivations parfois obscures de nos choix.

